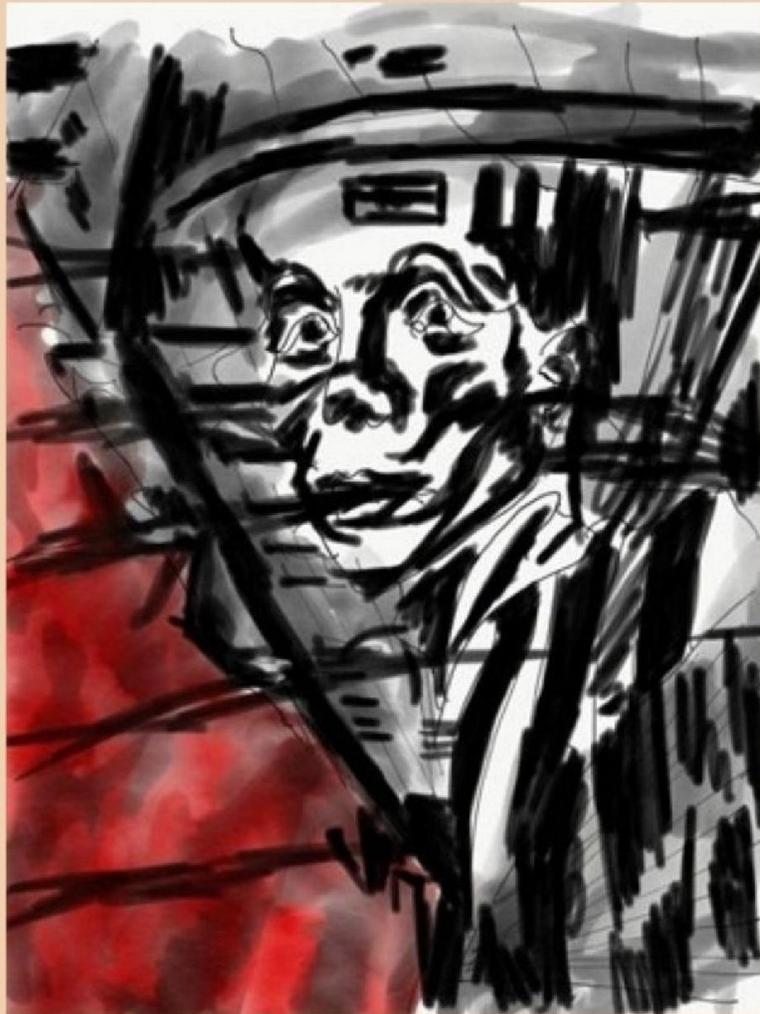


GERMAINE ET JEAN

De Bordeaux aux camps nazis
et le difficile retour à la vie



Claude Rieu

Claude Rieu

Germaine et Jean

De Bordeaux aux camps nazis et le difficile retour à la vie

© Claude Rieu, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-8713-1

Couverture : Sarah Maé Rieu

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Pour qu'un jour les enfants

sachent qui vous étiez... »

(Jean Tenenbaum, dit Jean Ferrat,
auteur-compositeur, fils de déporté)

J'ai écrit ces lignes en hommage aux enfants arrêtés à Bordeaux et disparus dans la nuit et le brouillard des camps nazis, en hommage aux jeunes résistants comme Andrée Tamisé morte dans la neige grise d'Auschwitz-Birkenau ou comme Serge Duhourquet, otage fusillé à 17 ans au camp de Souge-Martignas, en hommage aussi à ceux qui ont compris au péril de leur vie dès 1940, comme Germaine Bonnafon, Jean Rieu et leurs amis et camarades, qu'il fallait faire quelque chose pour leur pays.

Je remercie l'éditrice Delphine RIEU pour les recherches assidues sur son grand-oncle ainsi que le service historique de la Défense et les archives de la justice militaire. C.R.

PROLOGUE

Contrairement à d'autres grandes villes européennes, il n'y a pas encore beaucoup de pavés de la mémoire sur les trottoirs de Bordeaux. Toutefois la viographie de la métropole bordelaise est riche de plusieurs noms de résistants victimes du nazisme, plus ou moins connus, plus ou moins honorés.

Si tout Bordelais connaît dans le centre-ville la rue du docteur Nancel-Pénard, du nom du médecin hospitalier, ancien champion de France d'aviron, membre du parti communiste, arrêté par la sinistre brigade Poinot, puis fusillé par les Allemands comme otage, ou bien la rue Georges Bonnac qui porte le nom d'un militant socialiste, chef de service à la mairie de Bordeaux, résistant mort en déportation, en revanche d'autres lieux portent les noms de victimes restées dans l'ombre.

Comment les jeunes générations pourraient-elles savoir qui étaient Barraud, Batany, Laure Gaté, Bonnier, Nancy, ou le professeur Fernand Audeguil, résistant socialiste qui fut maire de Bordeaux à la Libération ?

Le voyageur qui arrive à Bordeaux par le train traverse le parvis de la gare et la rue Charles Domercq. Qui connaît le martyr de Charles Domercq, sous-chef de gare à Bordeaux Saint-Jean, ce résistant torturé à mort par la milice en juillet 1944 parce qu'il avait refusé de parler ? La lecture du rapport du médecin-chef de la prison qui examina le corps du supplicié, est insoutenable.

À Caudéran le stade Batany, souvent appelé improprement Bel-Air du nom du quartier, rappelle le souvenir du jeune gaulliste massacré par un groupe de miliciens français assoiffés de vengeance quelques heures avant leur fuite avec l'armée allemande. Pendant des décennies et jusqu'à un âge avancé la sœur de ce jeune élève-ingénieur honora sa mémoire en assistant à toutes les cérémonies du souvenir organisées par la municipalité Chaban-Delmas.

En dépit des demandes de la FNDIRP, l'association d'anciens déportés dont Germaine Bonnafon était présidente, ce n'est qu'en janvier 2005 que la rue de l'Épargne prit le nom d'Andrée Tamisé, cette jeune résistante caudéranaise du groupe d'étudiants Meyroune. Arrêtée en 1942 par la police française, déportée à

Auschwitz-Birkenau en Pologne avec sa sœur Gilberte dans le convoi du 24 janvier 1943, elle y décéda deux mois plus tard à l'âge de vingt-et-un ans.

J'ai personnellement assisté à la cérémonie officielle en compagnie de ma sœur Monique Rieu, épouse Meyre, par un samedi matin ensoleillé à l'angle de cette rue tranquille, où la famille Tamisé avait si longtemps résidé au n° 35.

À cette occasion, Germaine Bonnafon qui avait bien connu cette famille depuis 1940 prononça avec émotion un de ses derniers discours publics en présence du maire de Bordeaux, Hugues Martin. Chaque dernier dimanche d'avril, un bouquet de fleurs ravive le souvenir à l'angle des rues Tamisé et Pasteur.

Quant à Jean Bonnafon, le père de Germaine, résistant de la première heure, il est mort pour la France le 21 septembre 1942, fusillé comme otage au camp de Souge-Martignas. Une place de Pessac porte son nom et on peut voir une plaque au fronton de son ancien commerce bordelais au 19 rue des Augustins.

Germaine Bonnafon et Jean Rieu, tous deux jeunes résistants déportés dans les camps nazis, ont eu la chance extraordinaire de revenir de l'enfer nazi à la fin du printemps 1945. Ce fut certainement le plus beau printemps de leur vie.

Engagement, trahison, solidarité, sororité, fraternité, promiscuité, barbarie, famine, travaux forcés, survie miraculeuse, ils avaient tout connu. J'ai retracé les grandes lignes de leur parcours pour que leurs descendants et les jeunes générations connaissent un peu de ce qu'ils ont vécu dans les heures sombres de l'Histoire et ce que fut leur vie souvent difficile après les épreuves. Leur action après la guerre, et pour Germaine jusqu'à un âge très avancé, est porteuse d'un message important pour la jeunesse. Les rescapés ont tenté de raconter l'indicible et voulaient transmettre pour lutter contre la récurrence. À l'avenir si on ne devait retenir qu'un mot de leurs témoignages, ce serait certainement : « Vigilance ! »

Une famille des années 30 unie et heureuse

L'homme qui observait les étoiles avec sa fille adolescente les soirs d'été, l'homme tranquille qui soignait son petit rucher et ses arbres fruitiers le dimanche, cet homme, c'était Jean Bernard Bonnafon, le père de Germaine. On l'appelait Jean ou souvent Petit Jean, car son père lui-même se prénomrait Jean.

Commerçant à Bordeaux, Jean Bernard habitait Pessac, était marié et père de deux enfants. Germaine aimait beaucoup son père et était très proche de lui.

Charpentier de marine, menuisier ébéniste il avait servi dans la marine nationale pendant la première guerre mondiale et fut longtemps basé à Corfou en Grèce. Tombé malade en 1918 il avait terminé la guerre à l'hôpital de Livourne en Italie, d'où il ne rentra vers la France que plusieurs mois après l'armistice du 11 novembre. Ancien combattant, il fut pensionné pour la maladie pulmonaire contractée sous les drapeaux au service de son pays.

Il avait navigué ensuite dans la marine marchande sur une ligne transatlantique. Il avait vu Fort-de-France et New-York, où j'ai retrouvé avec émotion son nom sur les fameux registres de migrants d'Ellis Island de l'année 1924.

Au milieu des années 20, sa famille résidant toujours à Bordeaux et Pessac, il avait décidé de ne plus s'éloigner et avait travaillé chez des fabricants de meubles bordelais. Il avait ensuite repris un commerce de meubles en gros et détail, un dépôt de fabriques, disait-on à l'époque, situé au 19 de la rue des Augustins à Bordeaux entre la rue du Mirail et la rue Sainte Catherine. Homme heureux dans sa famille et dans son travail, à l'aise au plan financier, il possédait une voiture, chose rare dans les années 30 et rénouvait la maison héritée de ses parents à Pessac. Le dimanche il y recevait famille et amis pour partager l'entrecôte à l'échalote grillée sur les sarments ou les escargots à la bordelaise préparés par Jeanne, son épouse. La voiture lui permettait des sorties au Pilat à la belle saison, car il aimait beaucoup la mer, ou des voyages dans le Sud-Ouest avec sa famille. Ma grand-mère Jeanne évoquait plus tard avec émotion les

excursions qu'elle avait faites avec son mari et me montrait à la veillée les diapositives en noir et blanc de Padirac et des Eyzies.

Leur fille Germaine fut donc élevée dans une ambiance familiale sereine et vécut une adolescence assez confortable malgré quelques ennuis de santé. Après l'école primaire à Talence et à Pessac, elle fut naturellement embauchée par son père à l'âge de 14 ans dans le commerce familial, tandis que son frère avait été orienté vers l'école supérieure de Talence. Germaine quittait Pessac à vélo chaque matin pour ouvrir le magasin à 9 heures. Ses parents la rejoignaient peu après en voiture ou en tram. Sa bicyclette toute neuve gris-bleu à guidon plat était un modèle sportif que lui avait offert son père. Achetée au magasin spécialisé du cours Victor Hugo, elle lui permettait aussi de faire des sorties assez longues jusqu'au Bassin d'Arcachon, lieu de villégiature qu'elle affectionnait particulièrement.

Au magasin elle s'occupait de la réception des meubles, de la préparation et de la vente. Son frère, quand il était disponible, aidait plutôt le commis aux livraisons. Mais il dut partir dès 1938 à l'armée pour effectuer le service militaire qui durait alors deux ans. Fait prisonnier à Dunkerque en 1940 par l'armée allemande, il ne revint de sa captivité en Autriche qu'en 1945.

À 18 ans Germaine passa son permis de conduire et à 20 ans son père lui offrit en cadeau d'anniversaire la grande encyclopédie Quillet en 6 volumes reliés qu'elle conserva toute sa vie dans sa bibliothèque et que j'ai utilisée moi-même quand j'étais jeune élève au lycée Montaigne de Bordeaux à une époque, où collège et lycée n'étaient pas encore séparés et où seule une minorité d'enfants entrait au lycée dès la classe de 6ème pour y faire des études classiques jusqu'au baccalauréat. Elle tenait beaucoup à cette encyclopédie, un des derniers cadeaux que lui fit son père quelques semaines avant son arrestation par la police française et son exécution par l'armée d'occupation.

Pendant environ sept ans de 1935 à 1942, Germaine avait donc aidé ses parents dans le magasin familial et n'avait pas intégré d'établissement secondaire comme la majorité des jeunes de sa génération. C'est après la guerre à vingt-six ans qu'elle bénéficia d'une formation supérieure. Quand elle voulut faire valoir ses droits à la retraite, les années de travail en famille ne furent évidemment pas validées.

À la Libération après une période de repos vu son état de santé fragile, elle

travaillera à la sécurité sociale de Bordeaux, puis en 1948 elle entreprendra une formation administrative et médicale pour devenir assistante sociale ou plutôt secrétaire médicale et sociale à Paris au conseil central des œuvres sociales de l'EDF, pour s'occuper des enfants du personnel.